

Compétition officielle Amour et décrépitude

Luc Chaput

Number 210, November–December 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48765ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2000). Compétition officielle : amour et décrépitude. *Séquences*, (210), 21–23.

Les Aventures de Dieu, d'Eliseo Subiela

24^e Festival des films du monde de Montréal | COMPÉTITION OFFICIELLE

Amour et décrépitude

Dans **Coronación (Couronnement)**, du réalisateur italo-chilien Silvio Caiozzi, une fête organisée pour la matriarche de la famille tourne à la déconfiture ; les préparatifs et l'accumulation des gâteaux ne servent qu'à souligner la décadence de cette famille autrefois puissante, car presque personne ne répond à l'invitation. Adaptant le premier roman de José Donoso, le réalisateur montre bien les liens entre l'intérieur et l'extérieur de cette grande maison, ainsi qu'entre les serviteurs et les maîtres dans la grande ville qu'est Santiago. Dans **Peixe lua (Poisson-Lune)**, film portugais de José Álvaro Morais, c'est par les liens d'amitié qui unissent divers membres de plusieurs classes sociales que le réalisateur tente de tisser une histoire, mais aucun des personnages ne nous captive vraiment — ni la jeune fille qui ne sait pas si elle doit ou non se marier, ni les deux jeunes hommes qui entretiennent une relation ambiguë. Même la présence de Francisco Rabal dans un rôle quasi buñuélien ne réussit pas à donner un point d'ancrage à cette histoire qui s'en va à vau-l'eau.

Pour sa part, le scénariste Goran Mihic avait plus d'inspiration à l'époque du **Temps des Gitans**, d'Emir Kusturica. Rarement le film **Mehanizam (Le Mécanisme)**, de Djordje Milosavljevic, d'après un scénario de Mihic, réussit à nous interpeller, les personnages étant trop schématiques. Est-ce ici à cause du petit nombre de personnages que la tentative de créer une fable sardonique sur l'engrenage de la violence s'essouffle ?

Le scénario de **Colourful**, le film japonais de Shun Nakahara inspiré du roman d'Eto Mori, contient quant à lui de nombreux éléments d'humour noir, tels que le personnage du frère aîné, mais la musique et la mise en scène trop sirupeuse tirent le film vers des couleurs pastel.

C'est par contre à une vision très noire de la vie des enfants dans les grandes villes du tiers-monde que nous convie Nabil

Ayouch dans **Ali Zaoua**, même si l'entraide entre ceux-ci apporte des éléments d'espoir. Le réalisateur ne réussit toutefois pas complètement à unir les éléments néo-réalistes et oniriques qu'il tente de mélanger dans son récit.

Dans **Maelström**, un poisson narrateur en mauvaise posture, un poissonnier mort et un jeune homme stimulant nommé Evian contribuent à modifier le cours de la vie d'une belle jeune femme aux abords antipathiques. La mise en scène de Denis Villeneuve table sur une photographie remarquable d'André Turpin, mais certains morceaux de musique paraissent plaqués sur ces belles images.

Le scénario intelligent mais quelque peu prévisible de **Merci pour le chocolat** est surtout intéressant en raison du cours d'interprétation pianistique sur *Les Funérailles* de Franz Liszt, qui forme un contrepoint prémonitoire à cette histoire de meurtre dans une famille de cette haute bourgeoisie qu'a toujours aimé égratigner le réalisateur gastronome Claude Chabrol, qui utilise encore une fois la cuisine pour faire avancer son histoire. Isabelle Huppert a peu de choses à faire et j'ai été étonné de son prix d'interprétation, qui aurait tout aussi bien pu aller à Gabriela Maria Schmeide pour son rôle dans **Die Polizistin (La Policière)**, d'Andreas Dresen, ou à Jillian Fargey, qui joue Betty, la mère, dans **Protection**, de Bruce Spangler, deux films où des femmes s'engagent concrètement pour tenter de casser la décrépitude qui envahit la société. Par ailleurs, c'est plutôt l'aura de Gong Li qui lui a permis de remporter ce prix *ex æquo* pour **Piao liang ma ma (Le Silence brisé)**, de Sun Zhou, car elle n'apporte également que peu de relief à son jeu. Ce film chinois ressemble à un produit issu de la Chine des années soixante, avec l'homme d'affaires véreux et l'instituteur compatissant, à cette différence près que les gens vont manger chez McDonald's et ont de la difficulté à obtenir de l'aide pour surmonter leurs handicaps. On est loin des films tels que



24^eFestival des films du monde de Montréal | COMPÉTITION OFFICIELLE

La Policière, d'Andreas Dresen

Qui Ju, femme chinoise ou **Adieu ma concubine** pour lesquels le Festival a rendu un hommage mérité à la même Gong Li.

Benoît Jacquot, en donnant à son film **Sade** un titre si court, a pris le risque de tromper le public sur le produit. On s'attend à une biographie, ce n'est pourtant qu'un épisode secondaire de la vie de ce libertin qui nous est servi — épisode où les excès de la Terreur sont opposés aux propos incendiaires de l'auteur de *La Philosophie dans le boudoir*. Charles Chaplin, dans **Monsieur Verdoux**, faisait dire au personnage principal quelque chose de semblable : « On m'accuse de crimes odieux, mais combien de morts a causés la Première Guerre mondiale ? ». Le film est donc plus intéressant comme cas de figure sadique que comme épisode sadique. À cet effet, on a droit au « divin marquis » mettant en scène, littéralement, la défloration d'une jeune fille comme il avait mis en scène peu de temps auparavant sa pièce de théâtre.

Les scénaristes Antonio et Pupi Avati, dans **La Via degli angeli**, réalisé par Pupi, rendent hommage à leur mère en faisant le portrait d'une époque révolue depuis à peine 75 ans. Voir les hommes célibataires d'une région montagneuse de l'Émilie-Romagne chercher à séduire, à l'occasion d'un bal annuel, la femme qui acceptera de les suivre dans leur contrée paraît aujourd'hui vraiment bizarre. Les frères Avati, par leurs remarquables titres de séquences, comme « le jour du bruit de la mer », nous permettent de nous immiscer parmi des figures étranges mais malgré tout proches de nous.

Mettre en scène sa propre mort pour illustrer l'évolution récente de la société iranienne, tel est le projet du réalisateur Bahman Farmanara dans **Booye kafoor, atre yas (L'Odeur du camphre, le parfum du jasmin)**. Certains personnages secondaires, comme la jeune mère prise en stop, auraient pu être mieux développés, et le jeu du réalisateur dans le rôle principal

mine un peu l'ensemble. Le deuxième film iranien en compétition, **Koudak va sarbaz (L'Enfant et le Soldat)**, de Seyyed Reza Mir-Karimi, n'est qu'un autre *road movie* sans attrait particulier. Il aurait dû être remplacé par **Dakhtaran-e khorshid (Daughters of the Sun)**, de Mariam Shahriar, qui, présenté dans une autre section, a gagné le prix de la première œuvre de fiction pour sa concrétisation d'un lieu quasi clos où se trame le destin de jeunes filles. Ce film n'a eu, semble-t-il, qu'une seule représentation dans un festival iranien.

Raoul Ruiz, dans **Combat d'amour en songe**, et Eliseo Subiela, dans **Las Aventuras de Dios (Les Aventures de Dieu)**, nous invitent tous deux à un voyage surréaliste dans des univers où l'espace-temps est très flou. Eliseo Subiela n'a produit qu'une œuvre qui se mord la queue alors que Raoul Ruiz s'amuse à de multiples variations sur des personnages presque interchangeables. Ces variations construites sur l'analyse combinatoire deviennent très mécaniques, même si le réalisateur réussit presque à rattraper le tout dans la dernière séquence.

En 1979, soit six ans après sa Palme d'Or à Cannes pour **Scarecrow**, Jerry Schatzberg faisait partie de la compétition du Festival des films du monde avec **The Seduction of Joe Tynan**. Après avoir eu des difficultés à monter ses derniers projets, il revenait cette année avec **The Day the Ponies Come Back**. L'utilisation de la caméra vidéo subjective pour illustrer, dans la première partie du film, le regard différent du jeune Français en visite à New York paraît factice, et l'ensemble garde un côté prêchi-prêcha que n'aide pas le personnage quasi caricatural du mari italo-américain mal dégrossi.

Dans **You Can Count On Me**, de Kenneth Lonergan, Terry, un homme qui se cherche encore, revient dans sa ville natale pour y retrouver Sammy, sa sœur divorcée. Leurs relations sont difficiles

Couronnement, de Silvio Caiozzi



24^e Festival des films du monde de Montréal | COMPÉTITION OFFICIELLE

à rétablir et l'intrigue ressemble à celle de plusieurs autres téléfilms américains. Mark Ruffalo, Laura Linney et le jeune Rory Culkin interprètent très bien leurs rôles, mais Matthew Broderick, qui incarne Brian, le patron et ami de Sammy, semble mal à l'aise.

Dans **Innocence**, de Paul Cox, Claire regarde à un certain moment à la télévision **A Woman's Tale**, un autre film de Cox où l'on voyait Martha, une femme de 80 ans interprétée par Sheila Florance, nue dans son bain. Cet hymne à la vitalité des vieux qui conservent leur amour de la vie malgré la maladie est ici transformé en un hymne à l'amour qui peut frapper à tout âge et même

revenir nous hanter. Tout dans ce film nous charme : la justesse des personnages et de leurs réparties — qu'il s'agisse des vieux amoureux ou de leur entourage —, la photographie toute chatoyante et la direction d'acteurs qui nous amène à une surprenante réflexion sur la vie, l'amour et la mort.

En réduisant un peu le nombre de ses films en compétition (nous en étions à 24 cette année), le Festival réussirait peut-être à redonner de la saveur à l'altérité, autrement dit à nous redonner **Le Goût des autres**.

Luc Chaput

PALMARÈS

Grand Prix des Amériques (*ex æquo*) : **Le Goût des autres**, d'Agnès Jaoui (France), et **Innocence**, de Paul Cox (Australie/Belgique)

Grand Prix spécial du jury : **Booye kafoor, atre yas (L'Odeur du camphre, le parfum du jasmin)**, de Bahman Farmanara (Iran)

Prix de la mise en scène : **Coronación (Couronnement)**, de Silvio Caiozzi (Chili)

Prix du scénario : Antonio Avati et Pupi Avati pour **La Via degli angeli**, de Pupi Avati (Italie)

Prix de la meilleure contribution artistique pour la photographie : **Maelström**, de Denis Villeneuve, photographie d'André Turpin

Prix d'interprétation féminine (*ex æquo*) : Gong Li pour **Piao liang ma ma (Le Silence brisé)**, de Sun Zhou (Chine), et Isabelle Huppert pour **Merci pour le chocolat**, de Claude Chabrol (France/Suisse)

Prix d'interprétation masculine : Mark Ruffalo pour **You Can Count On Me**, de Kenneth Lonergan (États-Unis)

Courts métrages : 1^{er} prix — **Ungüento para manos agrietadas (Un onguent pour les mains gercées)**, de Cezary Jaworsky (Venezuela)/2^e prix — **Animal**, de Miguel Diez Lasangre (Espagne)

Prix de Montréal (premier long métrage de fiction) : **Dakhtaran-e khorshid (Daughters of the Sun)**, de Mariam Shahriar (Iran)/Mention spéciale à **Stand-by**, de Roch Stephanik (France)

Prix de la Fipresci : **Combat d'amour en songe**, de Raoul Ruiz (Chili/Portugal/France)

Prix œcuménique : **Ali Zaoua**, de Nabil Ayouch (France/Maroc/Belgique)/Mention à **You Can Count On Me**

Prix du public : **Innocence**

Prix du public pour le meilleur film canadien : **Maelström**